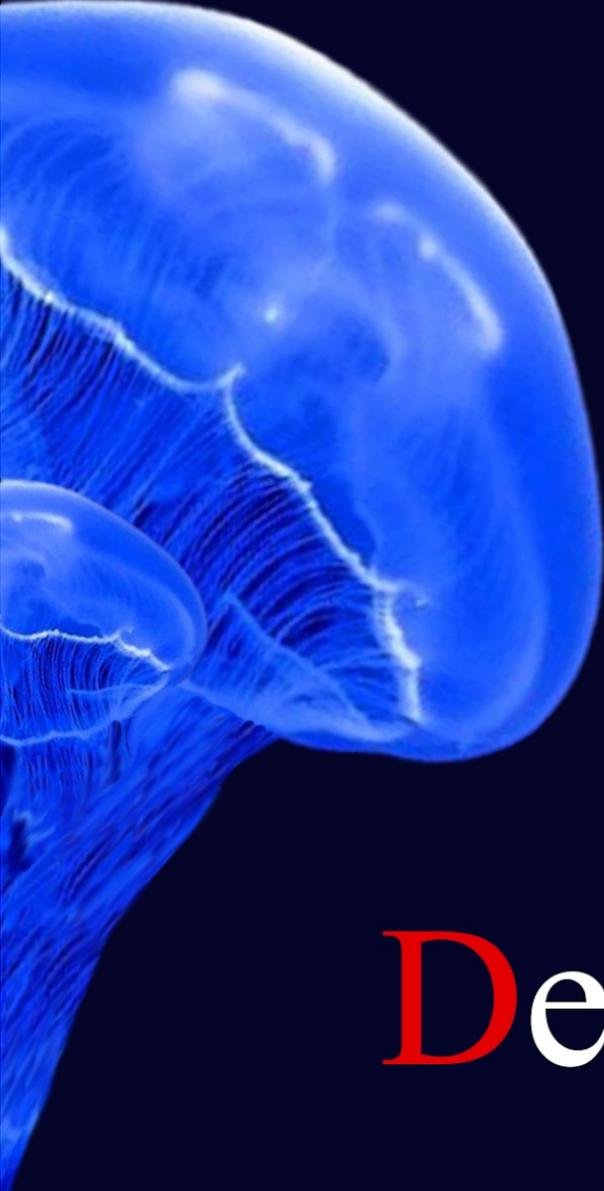


Fabien Siret



**D**es méduses  
en eau douce



Roman

Fabien SIRET

Des méduses en eau douce

© Fabien SIRET, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9486-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Tout a une fin, même l'enfer*

Tahar Ben Jelloun

**Partie 1**  
**Ombrageuses ombrelles**

## Les carnets de Bruno

Je suis persuadé que j'aurais pu tuer Boss de colère ce jour-là. J'aurais même dû le faire. Moi je voulais simplement leur ressembler, je voulais faire partie de la bande, je voulais juste être normal.

Boss déconnait souvent au sujet de l'hygiène dans ma famille. Il disait que ça chlinguait chez moi, que Rita puait la mort, que je chlinguais : « Chleuh qui chlingue ! Chlingue qui Chleuh ! », criait-il le nez entre les doigts en guettant les rires des copains. Je me dis parfois qu'il était peut-être plus à plaindre que moi. C'était un gosse gâté qui sentait le parfum de fille ou l'après-rasage qu'il avait sans doute piqué à son père... Mais réflexion faite, il n'était pas à plaindre, loin de là. Et il a eu du pot que je ne l'aie pas étranglé de mes mains après ça ! Ce dimanche-là, fait rare, mes parents étaient absents, partis rendre visite à ma grand-mère sur la côte. Ils ne sortaient pas beaucoup de la maison, sauf pour aller rapporter les bouteilles consignées deux fois par semaine au supermarché pour en revenir chargés de sacs pleins de vinasse prête à consommer. Mais cette fois, la maison était exceptionnellement vide tout l'après-midi. Les gars glandaient devant ma maison, il faisait sacrément chaud, je m'en rappelle bien, en fait je m'en souviens parfaitement. « Qu'est-ce qu'on fait ? » a demandé Fred. Personne ne savait, comme d'habitude tous pendus aux désirs de monsieur Boss. Moi je m'en fichais, j'étais là, simplement, avec eux, et ma mère n'allait pas me gueuler dessus pour rentrer dans cinq minutes pour une fois. Je me sentais bien et je souriais. Tout le monde attendait et Boss a fini par dire avec un air à la con « Hey les gars on fait un concours ? » Tout le monde était d'accord, forcément, Boss avait parlé : « Celui qui tient le plus longtemps sans crever dans les chiottes de chez Chleuh ! ». C'était l'idée lumineuse du siècle. Tout le monde a trouvé ça trop cool, comme une sorte de défi hyper dangereux. Plus tôt le matin le voisin avait dit aux copains que chez moi ça sentait un peu les égouts (il venait parfois pour m'apporter un devoir de l'école mais c'était rare) et tout le monde s'était marré. Bon moi y compris vu que ça ne sent rien chez moi. Je ne sais pas à quoi j'ai pensé à ce moment-là. J'ai dû me dire que ouais j'étais avec eux, on allait faire un truc ensemble, ils allaient passer un bon moment grâce à moi, et je serais alors complètement des leurs. Ils allaient venir dans ma maison, je ne serais plus à part. J'ai quand même dit que je trouvais l'idée complètement con vu que ça ne sent rien du tout dans mes chiottes... enfin je le croyais. Mais j'ai quand même dit OK. J'étais même excité du truc car l'attraction des copains aujourd'hui allait

être mes chiottes ! Chez moi ! Aujourd'hui encore je ne comprends pas pourquoi j'ai dit oui.

J'ai fait entrer les gars, Rita a aboyé comme une folle en les regardant dans l'allée tous les quatre. Personne ne la remonte sauf le facteur et parfois la voisine. D'entrée de jeu les gars, Boss le premier, se sont mis à beugler que le chien puait jusqu'ici, pauvre Rita. J'ai ouvert la porte de la maison et les copains sont entrés en me poussant tellement ils étaient pressés pour le concours. Je me suis fêlé ou cassé une côte contre la poignée et j'ai marché de traviole pendant plus d'un mois après ça mais j'ai serré les dents. Dès l'entrée franchie, ils ont poussé des cris et faisaient semblant de dégueuler. Moi je me marrais... enfin je crois. Ils ont déboulé dans toutes les pièces et quand ils sont entrés dans la cuisine ils ont tous hurlé que c'était comme dans les poubelles. Ils ne faisaient pas attention à moi. C'est comme s'ils étaient dans le train fantôme ou un truc comme ça, une attraction à la fête foraine mais gratis. Boss a trouvé les chiottes et a dit aux autres que c'était là, dans le couloir de la mort et qui c'est qui allait y aller le premier ? Les gars se tenaient déjà tous le nez et ils ont fait des signes de croix. Ils ont tiré au sort, sauf Boss mais ça n'a choqué personne. C'est Fred qui a perdu, de peu. Son morceau d'allumette était vraiment à peine plus petit que celui de Rann. Il avait même fallu mesurer. Rann a soupiré de soulagement pendant que Fred a serré la main de tout le monde. Il a dit que s'il ne revenait pas il faudrait prendre soin de sa petite sœur. Puis il est entré comme ça, sans même prendre sa respiration, tout comme moi je le fais tous les jours, sauf qu'il a crié « Banzai » en ouvrant la porte. Sitôt Fred entré, Boss a mis son pied en bas de la porte pour empêcher Fred de sortir. Au bout de trente secondes la poignée s'est baissée mais la porte est restée fermée. Fred a sûrement commencé à paniquer car il y allait fort en secouant la poignée. Au bout d'un moment on a entendu une grande respiration suivie d'un hoquet. J'espérais qu'il ne s'était pas mis à gerber. Boss tenait toujours la porte fermée quand Fred s'est mis à crier qu'il fallait lui ouvrir, qu'il allait crever bande d'enculés. Puis il s'est mis à pleurer de rage et Boss se marrait comme un tordu. Je le regardais, il avait l'air tellement heureux de ce qu'il était en train de faire, je suis sûr qu'il bandait. J'ai essayé de lui dire que ça suffisait mais à peine avais-je ouvert la bouche qu'il me traitait de sale chleuh qui chlingue. Je l'ai fermée. Boss est resté comme ça pas loin de dix minutes. Les deux autres copains commençaient déjà à se désintéresser de l'affaire et avaient sorti les osselets dans le couloir : plus de spectateur pour Boss donc plus aucun intérêt. De toute façon il ne se passait plus

grand-chose à l'intérieur, on entendait juste Fred sangloter. Boss a fini par lâcher la porte et a gueulé « Entrez c'est ouvert ». Fred a poussé la porte et est sorti à quatre pattes les yeux rougis, le visage mouillé de larmes, de la gerbe sur le menton. Je me suis dit que c'était impossible d'en gerber, il n'avait pas pu faire ça, pas chez moi, pas dans mes chiottes ! Alors je me suis penché à l'intérieur et Boss m'a fichu un violent coup de pied avant de refermer la porte. Je l'ai entendu gueuler qu'on lui amène une chaise et ce vicelard l'a coincée dans la poignée pour ne pas que je sorte. « T'es dans ton élément Chleuh non ? » Et il se marrait, il se marrait. J'ai essayé de dédramatiser et lui ai demandé de m'ouvrir, pensant qu'il avait bien rigolé grâce à moi et qu'il pouvait faire un geste, mais non. Au lieu de ça il a dit « Allez les mecs on se casse », et les mecs se sont cassés.

J'ai regardé autour de moi et Fred avait effectivement bien dégueulé. Il y en avait partout. Et moi j'étais enfermé là-dedans ! Il fallait que je sorte, que je nettoie surtout. Si mes parents rentraient et découvraient ça j'allais prendre la branlée du siècle. Peut-être même qu'ils allaient me tuer. Tuer... Boss... Je n'avais plus que cette envie-là, lui faire la peau, et je le jurai à haute voix en pleurant de rage et de tristesse.

# 1

*12 novembre 2014*

— Merde alors, Chleuh c'est toi ? Qu'est-ce que tu fous là ? Hey Chleuh !

Bruno Canif s'arrête. Chleuh... en pleine face ! Il se revoit enfant et une injection de pure souffrance pénètre son présent. C'était il y a si longtemps. Pourtant ça fait toujours partie de lui, comme une glu nauséabonde, à cet instant même. Chleuh... C'est lui qu'on interpelle, personne d'autre ne peut être affublé d'un tel sobriquet. Et cette voix bon sang, il la connaît. Il se retourne, son plateau supportant son premier déjeuner entre les mains : un steak haché trop cuit, des haricots verts trop verts, deux clémentines pas assez orange et un morceau de pain pas assez décongelé. Des gars sont assis dans la salle, tous devant leurs plateaux, et il a remarqué avant même de se faire apostropher que les tables sont comme typées : tables de vieux, tables de blacks, tables de beurs, tables de gros durs, et même une table de gars à lunettes. On dirait que même ici on fait une sainte affaire des différences. Finalement ça ne change pas de l'extérieur, quand on est catalogué, peu importe l'endroit, on l'est pour la vie tellement il est difficile de sortir du rang et des convenances instituées. Il cherche l'origine de l'appel et voit s'approcher un gars, tout sourire, enfin ce qu'il en reste car il manque quelques touches à son piano. Il reconnaît instantanément cet œil fermé, enfin quasi fermé, le droit. Il est bien plus vieux mais oui, c'est Rann, un des gars de la bande quand ils étaient enfants, ou plus exactement jeunes adolescents car Rann s'était greffé assez tard au groupe. Enfin le groupe... passons. Il ne connaissait pas son vrai nom, tout le monde à l'époque l'appelait Rann : Rann le bagarreur, Rann la grande gueule, Rann le dragueur, puis plus tard Rann l'alcoololo, Rann le borgne, Rann le drogué, Rann le voleur, puis Rann le tôleard. À priori il vit toujours sous cette dernière étiquette puisqu'il vient de lancer son « Hey Chleuh ! » au beau milieu du réfectoire de la prison de Nantes. Et la discrétion, ça il ne connaît toujours pas ! Il a encore cette grande gueule qui le caractérisait autrefois, si on omet son œil fermé bien sûr. Rann arrive face à Bruno Canif en tenant son plateau de la main gauche alors qu'il l'enlace de la droite :

— Putain ça fait plaisir de voir une vieille connaissance ! Chleuh merde, si j'm'attendais. J'ai entendu parler de ton affaire mais j'aurais pas pensé qu'ils t'auraient largué ici après que tu as dessoudé ces enflures. Je te voyais à Fleury

ou un truc comme ça, avec les cadors... d'ailleurs j'y ai pas réfléchi en fait.

Rann n'avait à vrai dire jamais beaucoup réfléchi de toute sa vie et le voilà qui part dans un rire bon enfant que la cinquantaine n'a pas altéré, visiblement heureux comme un poisson dans l'eau. Bruno vient d'arriver, un peu sonné et dérouté, mais il pense s'y faire rapidement, enfin il l'espère vu les années qu'il va sûrement passer ici. Il s'était bien habitué à Fleury... Rann a visé juste sur ce point, pourtant ce dernier ne brillait pas par ses capacités intellectuelles à l'époque où ils se connaissaient. Mais il faut croire qu'il a de l'intuition... ou qu'il regarde simplement la télé. Il avait en effet passé deux mois à Fleury avant le transfert à Nantes. Il n'avait vu personne là-bas hormis la police, les avocats, les matons et ses collègues tôleurs. Ça fait donc du bien finalement de voir un visage connu, ne serait-ce que celui de Rann. Avec les détenus ça s'était plutôt bien passé là-bas, il n'avait pas fait d'esbroufe, il avait courbé le dos, n'avait provoqué personne, s'était plié aux règles, tant officielles que codifiées. Bref, il n'avait pas eu d'ennui notable. Depuis hier il est à Nantes, sa ville d'origine, la ville où commencèrent les galères, la ville où il naquit.

— Salut Rann, dit Bruno finalement pas vraiment surpris, toi ici ?

— Ben ouais, bienvenu chez moi, dit Rann en riant d'une joie non feinte, je suis un habitué, j'en ai fait quelques-uns des séjours ici, je suis connu comme le loup blanc dans cette turne.

— Rann, ne reste pas dans le passage, va t'asseoir et prends le nouveau avec toi, dit le maton de faction.

— Oui chef, dit Rann toujours en se marrant. T'inquiète Chleuh, c'est Pince-à-Sucre, il est pas méchant, il aime bien montrer qu'il est de l'autre côté, il balance des ordres et ça lui fait sentir qu'il est quelqu'un, mais c'est un bon maton, il est cool, pas comme certains.

— Pince-à-Sucre ?

— Ben ouais t'as pas vu ? Il n'a que trois doigts à la main droite. Paraît qu'il s'est fait bouffer les deux autres par la chatte de sa femme ! Putain la salope !

Et le voilà qui se remet à rigoler comme un bossu. Il a vraiment l'air à son aise le Rann, comme s'il était en colo ou un truc comme ça.

— Suis-moi que je te présente au gratin de la casbah.